

Ilan Lew, doctorant au Centre d'Analyse et d'Interventions Sociologiques – EHESS.
Daniel Bonnard, doctorant à l'International Research and Documentation Center for War Crimes Trials, Université de Marburg, Allemagne.

Bilan du colloque junior „Anthropologie historique des pratiques de violence de masse“, organisé les 25 et 26 novembre 2011.

L'organisation du colloque junior « Anthropologie historique des pratiques de violence de masse » visait à créer l'opportunité d'un échange scientifique interdisciplinaire, à caractère transnational, basé sur nos questionnements actuels. Dans le champ d'étude des violences collectives, les courants scientifiques les plus reconnus, prennent appui sur des paradigmes interprétatifs différents comme l'anthropologie des sociétés en guerre, la *Täterforschung* ou les études sur la *Vergangenheitsaufarbeitung*, qui correspondent parfois à celles de *transitional justice*. Ceci est, en autres, le reflet d'une fragmentation des cadres de réflexion le long des clivages nationaux, par exemple entre espaces francophones et germanophones. Malgré leur récent développement, les opportunités offertes aux jeunes chercheuses et chercheurs de pouvoir mettre en commun leurs travaux sur les violences sont encore trop rares. Nous voulions contribuer à combler ce déficit, en encourageant le croisement des approches et des concepts utilisés. Pour permettre la mise en discussion des études empiriques présentées par les jeunes doctorantEs et discutées par des chercheurs/chercheuses confirmésEs, nous avons mis l'accent sur un certain nombre de catégories au caractère décidément anthropologique telles que les représentations symboliques ; l'histoire des sens, en particulier de l'odorat ; la corporéité ; les perceptions, cadres de référence et convictions morales ; la spatialité ; les objets, outils, vêtements, armes. Nous renvoyons au programme de la manifestation pour plus de détails.

Thèmes et questions abordées : pour une typologie des violences ?

La première session, présidée par Stéphane Audoin-Rouzeau, a porté sur l'ordre symbolique des pratiques guerrières contemporaines et a permis un riche échange. Malgré l'hétérogénéité des thèmes abordés, des enjeux communs liés à la spatialité ont fait l'objet d'une réflexion renforcée. En insistant sur le nécessaire croisement des perspectives, certains commentaires ont porté sur le devenir des violences, leur conjugaison au présent. Sous la présidence de Susanne Backley-Zistel, la deuxième session a questionné la place des préoccupations morales dans le meurtre de masse, à l'aune des recherches menées en Allemagne tant par Harald Welzer que par Raphael Gross et Werner Konitzer sur la *Moralität des Bösens*. Pour parer à l'absence excusée d'un des contributeurs, Christian Gudehus a développé d'avantage les prémisses théoriques de l'ouvrage extrêmement riche en trouvailles scientifiques qu'il a co-dirigé « *Der Führer war wieder viel zu human, viel zu gefühlsvoll* » et qu'il avait présenté en introduction du colloque. A l'issue des contributions, un débat s'est tenu autour des conditions de production de connaissance sur les auteurs de violence, dans la mesure où ethnographes, témoins ou journalistes ont tous, sous des formes variées, à faire à des auteurs de violence désarmés, ou pour le moins affaiblis. Ceci interroge les mécanismes en vigueur quant à la restitution des violences passées. Une histoire attentive aux affects, aux seuils émotionnels articulés en termes de répulsion/dégoût qu'à un niveau plus viscéral Norbert Elias a défini sous le terme de « *Peinlichkeitsschwelle* » et qu'à un niveau plus cognitif Patrice Bourdelais et Didier Fassin ont désigné comme des « seuils d'intolérables », constitue alors une aide considérable. La troisième session, animée par Elissa Mailänder, a permis de discuter les contributions sur

les enjeux de spatialité (l'espace comme rapport social) et de corporeité dans les massacres. Malgré l'hétérogénéité des approches utilisées, la discussion a posé les bases d'une réflexion autour du constat que le devenir des violences – leur réalisation aussi bien que ce qu'il en advient – se corrèle à une somme de pratiques qui ont lieu au moment de leur perpétration. Qu'il s'agisse de l'exclusion progressive des victimes hors des lieux publics, d'un certain nombre de rituels de marquage (la population chrétienne inscrit des croix sur ses maisons pour se distinguer des futures victimes et échapper à la violence exterminatrice des occupants nazis), de choix topographiques dans la planification des meurtres, des tentatives pour en effacer les traces, ces pratiques impactent clairement la perception *a posteriori* des violences, elle-même étant parfois un enjeu immédiat de conflits liés à leur réception/dénonciation. Si l'étude des politiques mémorielles aborde ce type de questions, il faudrait envisager d'y intégrer d'avantage l'analyse des pratiques de violence et des enjeux anthropologiques de spatialité, mais aussi de temporalité, qui y sont liés. Nicolas Werth nous a fait le grand honneur de formuler une conclusion sous forme de synthèse large et a insisté sur la nécessité d'une clarification d'ordre typologique. Par ailleurs, ce dernier a souligné le fait que les *case studies* choisies se situent toujours dans le cadre des violences de masse en temps de guerre. Et parler de violences intra-étatiques en temps de paix (les violences de masse sous le stalinisme) ou de violences de guerre n'a pas les mêmes aboutissements. Selon son propos, le type de conflit armé semble exercer une influence considérable sur les pratiques de violences, les enjeux de spatialité et de représentations symboliques variant radicalement s'il s'agit d'une guerre civile, d'affrontements aux enjeux non-identitaires (Sierra-Leone) ou bien d'une conflagration internationale comme la Première Guerre mondiale. Concernant les types de violence, il a aussi été remarqué que la violence coloniale n'a pas ou peu été abordée, alors que ceci permettrait de relativiser une division implicite du travail franco-allemand : les auteurs de violence sont souvent allemands, ceux qui les dénoncent français. Un tel positionnement se retrouve de manière prononcée dans les études sur la culture de guerre durant la Première Guerre mondiale, telle celle présentée par Juliette Courmont malgré son apport des plus fructueux à nos réflexions.

Les cadres de réflexions et leurs limites : des difficultés d'élaborer un langage commun.

Faire entrer en résonance une multiplicité de contextes de violence s'est avéré très productif, même s'il faut reconnaître qu'il aurait peut-être fallu d'avantage insister sur les enjeux anthropologiques. Par exemple, un certain nombre de réflexions communes auraient pu être poussées d'avantage sur l'iconographie des violences (certains intervenants ont produit un travail d'illustration remarquable), comme outil anthropologique pour mettre en exergue certaines lignes de force (ce qui est montrable, ce qui ne l'est pas, ce qui choque, les images de soi et celles de l'autre, etc.), afin d'appuyer d'avantage la comparaison. En fait, le colloque junior a eu le mérite de mettre en exergue toute une série de difficultés d'ordre conceptuel et linguistique, quand il s'agit par exemple de qualifier les auteurs (bourreaux, *Täter*, perpetrators), de décrire leurs pratiques et cadres de références. Certains aspects liés à la culture scientifique, le fait de parler depuis une estrade ou à une table d'atelier, de parler sa langue ou l'anglais : tout cela est caractéristique d'habitudes à prendre ou à apprendre. Une forme de « nationalisme méthodologique » dans la production scientifique face à des contextes d'élaboration tendant à se globaliser, peut être un facteur de richesse – du moment qu'existent des plates-formes de diffusion internationale, ou ici, franco-allemande des connaissances – comme de blocage, et devrait être d'avantage mis en question. La Maison Heinrich Heine pourrait offrir, de par la qualité de son accueil et son caractère international au-delà du franco-allemand *stricto sensu*, la possibilité de jeter des

passerelles, de dépasser ce type de contradictions. Mais il convient alors instamment de parvenir à réunir une masse critique de chercheurs et de personnes intéressées, à la hauteur de l'intérêt des problématiques posées par le colloque, chose que nous n'avons pas pu accomplir. Il manquait en effet un public parisien.

Publication à la rentrée académique 2012

Nous avons obtenu les crédits du comité de rédaction de la revue « Emulations », revue francophone très dynamique de jeunes chercheurs en sciences sociales pour éditer un numéro qui reprendra les articles basés sur les interventions des doctorants durant cette journée d'études. Le tout donnera lieu à un livre de 130 pages aux Presses Universitaires de Louvain qui doit paraître à la rentrée académique de 2012. Il s'agit d'une publication « peer-reviewed » et qui implique la mise en place de tout un processus éditorial que nous coordonnons en relation avec le comité de lecture de la revue. En plus des contributions d'articles, cette revue inclura des entretiens avec deux universitaires réputés et porteurs d'approches de recherche novatrices dans l'étude des violences. En choisissant une personnalité scientifique du monde germanophone et une autre du monde francophone, mais aussi en offrant un compte-rendu du dernier livre de Harald Welzer, Christian Gudehus et Sönke Neitzel, notre objectif est bien de contribuer à la diffusion internationale des idées, en particulier de l'Allemagne vers la France.